

LA QUESTION DE LA TECHNIQUE N'EST-ELLE QU'UNE QUESTION TECHNIQUE ?

Réflexions sur *L'œuvre et le produit* de Y. DEFORGE¹

Le passage de l'artisanat à l'industrie est d'abord un fait, sans lequel notre modernité serait incompréhensible. On est parfois tenté de s'en réjouir, à l'instar de Saint-Simon voulant substituer l'administration des choses au gouvernement des hommes ; ou de Taylor célébrant la disparition de la contingence dans un monde idéal, où tout, jusqu'au détail le plus infime, peut être calculé et prévu. On peut aussi y voir la source de tous nos maux et en venir à regretter ces temps anciens où seuls comptaient l'amour du travail bien fait et la fraternité du compagnonnage. Il est difficile de ne pas s'étonner devant ce que la première attitude suppose d'indifférence à l'égard de ce qu'elle qualifie pudiquement de "problèmes humains". Comme il est difficile de partager l'étrange cécité de la seconde vis à vis du passé : celui-ci nous paraîtrait sans doute moins attrayant si, confortablement pourvus en toutes sortes de biens, nous n'avions fini par oublier ce que signifiait vivre en des temps où la plupart des choses auxquelles il nous semble naturel d'avoir accès étaient un luxe à peine imaginable ou le privilège d'une infime minorité.

Quoiqu'il en soit des sentiments, souvent assez confus, que nous éprouvons à l'endroit des formes prises par la production et la consommation dans nos sociétés, ceux-ci ne sont-ils pas l'indice d'un problème fondamental ? Celui du risque de voir le travail, et, avec lui, l'ensemble de la vie sociale, perdre toute signification ? On a parlé d'aliénation, de déshumanisation, de dépersonnalisation ; d'autres, plus radicaux, du moins en apparence, ont évoqué la menace nihiliste que la technique fait peser sur un monde d'où tend à être exclu ce qui n'est pas réductible à des facteurs calculables et mesurables et où l'organisation efficace devient un but en soi. Toujours est-il que de Hegel et Marx à Husserl et Heidegger, en passant

¹ Yves Deforge, *L'œuvre et le produit*, Champ Vallon, 1990 ; Collection Milieux.

par Dostoïevski², Nietzsche, Max Weber, ou plus près de nous H. Arendt, Marcuse, Adorno, Habermas, resurgit la même inquiétude : si la rationalité constitue le principe de toute société moderne, il est inévitable que l'existence s'y caractérise par une rationalisation croissante, qui envahit peu à peu tous les secteurs de la vie sociale. Mais le prix à payer pour ce surcroît d'efficacité n'est-il pas énorme ? Ne risque-t-on pas, au bout du compte d'assister à la disparition de toute forme de sens ? Cette existence rationalisée ne tend-elle pas, toujours davantage, à se réduire à une simple vie biologique, quasi animale, vouée à la production et à la consommation de biens dont l'abondance, pour agréable qu'elle soit, ne suffit pas à conférer à la vie une intelligibilité et une orientation ? A vrai dire, il faudrait nuancer ces remarques : il y a bien des différences entre tous ces discours, et, dès que l'on se tourne vers les solutions qu'ils proposent, il y a surtout des divergences radicales. Pour ne citer qu'un exemple, qu'y a-t-il de commun entre un Marx, attendant le salut d'une révolution qui mettra fin à la pré-histoire de l'humanité en abolissant la propriété privée des moyens de production et un Heidegger, voyant dans l'omniprésence de la technique l'issue d'une histoire caractérisée par l'oubli croissant de la question du sens de l'être ? La réponse est simple : rien, si ce n'est la communauté d'une question, qui n'est autre que la question constitutive de la philosophie : la question du sens, de la quête possible d'un sens en un monde voué quasi exclusivement au calcul et à la rationalité ; une question qu'il est d'autant plus urgent de poser que ce règne exclusif menace d'en effacer jusqu'au souvenir. A cet égard, on peut juger significatif que Marx, qui avait commencé par faire du travail l'essence même de l'homme³, et qui ne trouve pas de mots assez durs pour fustiger les contempteurs du machinisme et du travail industriel⁴, finisse pourtant par avouer dans le Livre III du *Capital*, que, même organisé rationnellement et équitablement sur la base de ce qu'il nomme "l'association des producteurs", le travail reste pourtant le domaine de la nécessité, au-delà duquel seul peut s'ouvrir l'autre domaine, celui de la liberté⁵.

Peut-être se demandera-t-on s'il n'y a pas quelque inconscience à affirmer, de nos jours, que le problème du travail et de la technique est d'abord un problème philosophique. Certains, parmi les noms que nous avons cités, ne sont-ils pas devenus hautement suspects ? Serions-nous ignorants de l'usage qui a été fait de la pensée de Marx, ou de l'adhésion

² Nous pensons à la possibilité imaginée par Ivan dans le *Grand Inquisiteur* des *Frères Karamazov*, celle d'un bonheur vécu dans le renoncement absolu à toute liberté : "Réduisez-nous plutôt en servitude, mais nourrissez-nous". Paris, Folio Gallimard, 1982, p. 347.

³ Cf. par exemple les *Manuscrits* de 1844, Paris, Éd. Sociales, 1972. Troisième manuscrit, XXIII, p. 132.

⁴ Cf. par exemple la critique du "socialisme féodal" et du "socialisme petit-bourgeois" dans le *Manifeste du Parti Communiste* ou la critique de Proudhon dans *Misère de la Philosophie*, ch. II, 2.

⁵ *Le Capital*, Paris, ed. Sociales, 1974. III, ch. XLVIII, pp. 198-199.

de Heidegger au national-socialisme ? De tels faits ne montrent-ils pas que le regard critique des philosophes sur le travail et la technique risque de conduire à des maux pires encore que ceux qu'ils dénoncent ? A quoi certains ajouteront peut-être que les critiques de la société de consommation (souvent issues, d'ailleurs, d'un mélange de thèmes marxistes et de thèmes heideggeriens) ne suscitent plus l'enthousiasme d'il y a quelques années, et qu'il semble plus payant aujourd'hui de célébrer les retrouvailles de l'art et de l'industrie : n'a-t-on pas vu récemment tel ou tel partisan du post-modernisme saluer dans les produits sériels de l'industrie audiovisuelle l'émergence d'une esthétique néo-baroque ?⁶

De toute évidence, la question du sens de la technique n'est plus réellement au goût du jour. Sans doute cela relève-t-il de la mode plus que de la pensée ; sans doute faudrait-il également se demander si derrière le discrédit jeté (à tort ou à raison) sur tel ou tel penseur, on ne peut retrouver quelque chose des accusations portées contre Socrate lors d'un procès célèbre. Mais, peut-être vaut-il mieux accepter, ne serait-ce que provisoirement, le verdict de la mode, et se tourner, pour réfléchir sur la technique, vers des horizons dénués de toute visée philosophique explicite. Ce qui signifie, d'une part, s'informer auprès des spécialistes sur ce que sont les nouvelles technologies et sur les transformations qu'elles sont susceptibles d'apporter à l'organisation du travail industriel et à ses produits ; d'autre part, voir si ces mêmes spécialistes attendent de cette évolution autre chose que l'avènement des malheurs que nous évoquions plus haut. Le livre récent de M. Y. Deforge, *L'œuvre et le produit*, se prête tout à fait à ce genre d'entreprise. Il émane en effet d'un spécialiste de la technologie qui, préoccupé par l'enseignement de cette discipline⁷, entend surtout fournir à ses lecteurs, et d'abord à ses collègues, des informations immédiatement utilisables sur les évolutions technologiques contemporaines, hors de toute spéculation qui ne renverrait pas à des faits précis. Son langage, essentiellement fonctionnel, s'appuie d'ailleurs volontiers sur des tableaux et des schémas qui résultent d'une application aux systèmes sociaux des procédés utilisés par les tenants de l'approche "systémique" pour décrire et analyser des systèmes complexes. Bref, M. Deforge est un technicien, et c'est en technicien qu'il parle de la technique.

A lire son livre, on constatera pourtant qu'il remet en question l'une des oppositions sur lesquelles se sont fondées la plupart des interrogations

⁶ O. Calabrese, cité par Umberto Eco in "L'innovation dans le sériel", *Les Cahiers de Philosophie*, n° 6, Lille 1988. Cela ne signifie pas, évidemment, que la "déréalisation" entraînée par les nouvelles technologies de la communication ne soulèverait pas des questions réelles et importantes. Cf. l'exposition *Les Immatériaux*, au Centre National d'Art et de Culture G. Pompidou, 28 mars-15 juillet 1985, ainsi que les ouvrages de J.F. Lyotard, *La condition post-moderne*, Paris, Éd. de Minuit, 1979 et *Le post-moderne expliqué aux enfants*, Paris, Galilée, 1986.

⁷ M. Deforge est chargé de cours à l'Université de Technologie de Compiègne et Inspecteur pédagogique régional pour les Sciences et Techniques industrielles.

sur la technique : celle de l'artisanat et de l'industrie, ou si l'on préfère, de l'œuvre et du produit, qui serait sinon dépassée, du moins en voie de l'être. Pour M. Deforge, l'ère qui s'ouvre est celle d'un "*Nouvel Artisanat Industriel*" (p. 112) où le produit, individualisé, personnalisé, tend à devenir une quasi œuvre d'art ; celle-ci, de son côté, offrant le plus souvent des caractéristiques comparables à celles d'un produit de série. Selon que l'on partage l'un ou l'autre des sentiments que nous évoquions au début, la thèse paraîtra ou non choquante. Peut-être toutefois est-il préférable de la prendre pour ce qu'elle est : non l'énoncé d'un fait nouveau ; mais une thèse, dont il convient de se demander comment l'auteur y parvient et si ce résultat n'est pas surtout la conséquence de l'horizon qu'il adopte. Que doit nous inciter à penser le livre de M. Deforge ? Que réellement les philosophes et leur regard critique ont jeté le trouble dans les esprits en transformant en problème fondamental ce qui n'était qu'une question technique, dont la solution relève de l'évolution technologique et d'elle seule ? Ou plutôt que le problème de la technique n'est plus compris dès que l'on en fait un simple problème technique, et que les schémas de la systémique sont en quelque sorte l'arbre dont la simplicité apparente ne réussit guère à cacher toute une forêt de difficultés ? Ou si l'on préfère, que malgré leur nouveauté, les formes prises aujourd'hui par le travail et la technique ne risquent pas de rendre obsolètes les vieilles questions auxquelles nous avons fait allusion, quand bien même le technicien et son langage feraient tout pour les refouler ?

Il est diverses façons de distinguer l'œuvre et le produit. On peut songer à Hannah Arendt opposant le travail et l'œuvre comme deux aspects de la condition humaine, que leur rapport au temps et à la durée interdit de confondre : alors que le premier "ne laisse rien derrière soi"⁸ et ne tire sa nécessité que de celle de la reproduction biologique de l'espèce, la seconde contribue à édifier un monde habitable, fait d'objets d'usage que leur permanence et leur solidité opposent aux produits du travail, voués à être engloutis par une consommation aussi éphémère que dévorante. On peut également songer à Heidegger et à son refus de toute problématique, qui, pensant l'œuvre d'art sur le mode de la chose, du produit, de la techné, demeure aveugle au "combat" qui s'y livre, entre "le monde" et "la terre", à l'advenir d'une vérité qui ne se dévoile qu'en se voilant, y compris sous la forme la plus radicale qu'a pris ce retrait : celle de la technique moderne, pour laquelle tout est devenu produit, manipulable et disponible⁹.

M. Deforge laisse volontiers aux philosophes ces interrogations ontologiques. Sa question est plus simple, du moins en apparence : il s'agit de

⁸ H. Arendt, *Condition de l'homme moderne (The Human Condition)*, Paris, Calmann-Lévy, collection Agora, 1983, p. 132.

⁹ M. Heidegger, "L'origine de l'œuvre d'art", in *Chemins qui ne mènent nulle part (Holzwege)*, Paris, Gallimard, 1962 et "La Question de la technique" in *Essais et conférences*, Paris, Gallimard, 1958.

distinguer deux types de choses, de trouver un critère qui permette de dire avec certitude, lorsque l'on se trouve face à quelque objet issu du travail humain, s'il s'agit d'une œuvre ou d'un produit. Il y a des cas embarrassants (un poste de T.S.F. des années vingt, les ready-made de Duchamp, la Tour Eiffel, le travail des designers du Bauhaus, etc.) et l'on ne peut recourir à quelque caractéristique intrinsèque des objets, ou du type de production dont ils sont issus ; M. Deforge en vient cependant à proposer deux critères qui diffèrent selon que l'on adopte le point de vue du consommateur ou celui du producteur. D'une part "il y a œuvre quand la fonction de signe l'emporte sur la fonction d'utilité et/ou quand il y a apparence (pour le consommateur) de singularité. Il y a produit quand la fonction d'utilité l'emporte sur la fonction de signe et/ou quand il y a apparence (pour le consommateur) de banalité" (p. 20). D'autre part, "en ce qui concerne la production, il y a œuvre quand un créateur et/ou un réalisateur mettent en œuvre des processus originaux (pour eux) avec affectivité ; il y a produit quand des concepteurs et/ou des producteurs appliquent des processus formalisés, sans affectivité" (p. 33). On pourrait juger, à bon droit, ces critères assez vagues, et surtout peu opératoires (ne recourent-ils pas à l'impression subjective du consommateur et du producteur ?) ; ils ont pourtant l'intérêt de montrer clairement dans quel horizon se déploie l'interrogation. Pourquoi parler de fonction de signe, de processus originaux, d'affectivité, de singularité ? En ce qui se donne pour la pure ustensilité d'un banal produit de série, ces termes lisent la marque d'une frustration de l'individu et de son désir ; façon d'évoquer ce que nous avons appelé plus haut le problème du sens. Mais ce problème n'est vu ici que sur un mode limité et négatif : à partir de la rationalité et d'elle seule. Aussi, le sens se trouve-t-il, d'emblée, réduit à l'affectivité : c'est ce que l'on ne peut faire entrer dans les processus formalisés du travail industriel ; cette part irréductible de nous-même qui n'est ni rationnelle ni rationalisable : le sentiment, les pulsions (p. 31) ou, comme dit l'auteur dont les références sur ce point (Jung, Adler, Spengler) sont assez douteuses, "la volonté de puissance", "l'inconscient collectif" (ibid). Au fond, M. Deforge voudrait bien que tout soit pour le mieux dans le meilleur des mondes rationalisés. Mais il aperçoit aussi ce que pareil souhait comporte de peu réaliste. On a beau vouloir tout mesurer, tout calculer, tout prévoir, il faut se rendre à l'évidence : les êtres humains ont des sentiments et l'on ne peut pas ne pas en tenir compte. La question du philosophe est bien posée : mais pour le technicien qu'est M. Deforge, elle se ramène à celle d'une place possible pour l'affectivité et le sentiment dans l'univers rationalisé et formalisé de la technique moderne.

On peut difficilement s'empêcher de penser que cela est bien peu. C'est assez cependant pour ne plus partager l'optimisme technocratique de Taylor : les chapitres suivants ne décrivent pas sans quelque regret une

évolution qui, en nous menant de l'artisanat à l'industrie, a fini par exclure peu à peu du travail toute "affectivité". L'histoire des riveurs du Creusot, d'abord soumis à un modèle de référence pour le poinçonnage, puis déposés du processus de pose par l'invention d'une machine à river automatique (p. 49), résume bien cette évolution, que caractérise "la formalisation des processus" (p. 50). Celle-ci s'est opérée de diverses façons : par les proportions et la normalisation ; par les analogies ; par la réflexion sur les savoir-faire pratiques, d'où prend naissance la technologie proprement dite ; par la modélisation que permettent lois et théories scientifiques, pour finalement conduire à une situation où les problèmes technologiques n'admettent plus qu'une solution et une seule. Dès lors, "il n'y a plus d'œuvre possible, il n'y a que des produits" (p. 77). L'ouvrage illustre chacun de ces types par des exemples, qui, tous, supposent que le résultat ainsi atteint est le terme d'une histoire qui ne date pas d'hier. M. Deforge n'hésite d'ailleurs pas à la faire remonter à l'antiquité et même... à la préhistoire ! (cf. fig. 11, p. 51). Est-ce à dire que la formalisation se serait imposée "avec la fatalité qui préside aux métamorphoses de la nature", pour reprendre l'expression de Marx ?¹⁰. C'est, nous semble-t-il, ce que laisse entendre le chapitre III. Après avoir rappelé que le travail et ses produits s'inscrivent toujours dans des systèmes de production, l'auteur brosse un rapide tableau de leur évolution, depuis ce qu'il nomme un système "privé" (cultiver son jardin, cuisiner, bricoler, etc.) jusqu'au système industriel, en passant par l'artisanat et la manufacture. Sans qu'il soit question de demander à un spécialiste de la technologie ce que l'on exigerait d'un historien ou d'un sociologue, il est néanmoins permis de s'étonner : sur quelle conception des sociétés et de leur histoire se fonde le récit qui nous est ainsi proposé ? L'évolution technologique obéirait-elle à quelque loi immanente ? Trouverait-elle son principe dans de purs facteurs technologiques ? Et cette "loi" serait-elle "une loi d'évolution naturelle" (p. 103), comme incitent à le croire les considérations de la même page sur l'évolution "naturelle" de tout groupe vers la différenciation et la structuration ? Des facteurs sociaux, économiques, intellectuels, politiques, démographiques, militaires, etc. n'auraient-ils joué aucun rôle dans toute cette histoire ?

A vrai dire, le propos de M. Deforge n'est pas d'élaborer un récit, ni de retracer une évolution complexe. Il s'agit plutôt de construire une sorte de taxinomie, assez simple, pour ne pas dire simpliste, qui résulte d'une approche "systémique". Mais, à bien examiner les schémas de M. Deforge, cette approche, en quoi consiste-t-elle ? Simplement à diviser des tous en parties, à classer des choses en genres et en espèces, un peu comme l'on emboîte des poupées russes ; procédé qui n'est pas sans rappeler ceux à l'aide desquels l'étranger d'Élée, dans le *Politique* de Platon parvient à sa

¹⁰ *Le capital*, Paris, ed. Sociales, 1971, I, ch. XXXII, p. 204-205.

célèbre définition de l'homme comme "bipède sans plumes" !¹¹ (encore faut-il noter que, à la différence de Platon, M. Deforge n'a pas la moindre conscience des problèmes spéculatifs complexes que pose la *diarésis*). Voilà qui soulève une difficulté de taille : si les systèmes sociaux, ou les systèmes de production sont réellement des Idées, au sens platonicien, comment peuvent-ils avoir une histoire ? M. Deforge ne veut-il pas l'impossible : comprendre un mouvement, une évolution, une histoire à l'aide d'outils qui, par définition, en excluent la possibilité ? Cela vient confirmer, nous semble-t-il, ce que les définitions initiales laissaient pressentir : l'auteur se méfie de ce qui n'est ni calculable, ni mesurable. De la réalité, il ne veut connaître que ce qui est susceptible d'entrer dans des schémas statiques et des tableaux classificatoires. Son langage, unidimensionnel, au sens où Marcuse a popularisé le terme¹², exclut toute véritable prise en compte de la réalité historique, une réalité faite de conflits, de contradictions, d'antagonismes, de luttes ; celles notamment au cours desquelles des êtres humains ont refusé, non sans violence, de se voir réduits à ce à quoi voulait les réduire tel ou tel précurseur de la systémique : de simples éléments interchangeables et anonymes, des étiquettes soigneusement classées dans une organisation qui leur apparaissait d'autant plus insensée qu'elle se voulait plus rationnelle¹³.

A présenter comme réalité ce qui n'est, au mieux, qu'un schéma mythique, on ne se contente pas d'ignorer les travaux des historiens et des sociologues ; ni de réduire les problèmes de sens à de simples questions d'affectivité et de sentiment. On finit aussi par porter un curieux regard sur tous ceux qui, consciemment ou pas, avec violence ou non, invoquent une exigence de sens contre le primat exclusif de la rationalité sociale moderne. Il s'agit là de "marginiaux", pour lesquels les schémas systémiques ont une place toute trouvée : une "frange", "une zone de résistance à la structuration", au "pourtour du système social et politique" (p. 99). La "contestation" de la société industrielle peut avoir diverses origines et prendre différentes formes : il peut s'agir d'une révolte individuelle et "romantique", du désir de réveiller le souvenir de telle ou telle tradition, de l'expression du désespoir de ceux qui sont exclus de toute participation au travail et à ses fruits ; il peut aussi s'agir de l'expression concrète d'une pensée de la politique (et de la morale) qui, sans verser pour autant dans l'utopie, refuse de les voir se réduire aux seules dimensions de l'organisation sociale et de la rationalité efficace. Mais, là ou nous percevons des dif-

¹¹ Platon, *Le Politique*, 266 a. Malgré les apparences, notre remarque n'est pas de l'ordre de la cuistrerie. Dans son livre, *La Théorie du système général, théorie de la modélisation*, Paris, PUF 1984, J.L. Le Moigne, citant *Le Phèdre*, semble vouloir faire de Platon le "père" de la systémique ! (p. 126).

¹² H. Marcuse, *L'Homme unidimensionnel*, Paris, Éd. de Minuit, 1968.

¹³ Cf. par ex. les faits que cite Marx dans *Le capital* (I, ch. XV, p. 109 sq). On trouvera sans peine des exemples plus récents.

férences, la systémique et ses schémas ne voient guère qu'"une nuit où toutes les vaches sont noires"¹⁴ : les syndicats, les radios pirates, les sectes, le régionalisme, la presse à petit tirage, les chômeurs, les artistes "contestataires", et même l'enseignement universitaire qui a immédiatement suivi Mai 68 ne sont qu'une "culture des particularismes" (p. 99), la contestation de "ceux qui se mutinent contre leur destinée, contre la machine, contre la vie standardisée, contre tout et contre rien, et ne sont que les résidus négatifs d'un système¹⁵ qui a montré qu'il pouvait accepter un certain quantum de désordre, qu'il s'agisse de grèves en régime capitaliste, d'entorses à la planification en régime socialiste ou de violence comme au Japon" (p. 101). Ne serait-il pas préférable d'avouer que le souci exclusif du schéma et de l'organisation impose d'effacer tout conflit, toute différence, toute contradiction, en enfermant la richesse de la vie concrète dans quelque case d'un organigramme sommaire ?

Ce réductionnisme tient sans doute au fait que, pour M. Deforge, les problèmes n'existent pas vraiment tant qu'ils ne sont pas posés sur le seul plan qui vaille, celui de la technique : "la seule vraie contestation ne peut venir que de l'intérieur du système industriel" (p. 101). Autrement dit, les seules vraies solutions aux problèmes que pose l'évolution technique sont des solutions techniques. On peut changer la formation (p. 101), restructurer l'organisation du travail en tentant de réduire, voire de supprimer la parcellisation (p. 102) ; on peut aussi "remettre en cause le système de production industriel dans son ensemble" (p. 103). Reste que l'on n'échappera pas aux effets de la "mécanisation, de l'automatisation, de la robotisation et de l'informatisation" (p. 104). "La machine donne congé à l'homme" (ibid) comme l'a dit G. Friedmann, et le gain en productivité ne peut se traduire que par l'accroissement d'un chômage, dont il faut reconnaître le caractère structurel (p. 106).

Le problème est grave, et il est complexe. Aussi M. Deforge évoque-t-il un large champ de propositions : limiter la productivité par un accord international, fermer les frontières, partager le travail, assurer un emploi à tous dans une "société active" où chacun pourra trouver un rôle positif à jouer, instaurer un nouvel ordre économique et social sur le plan international (p. 108). Mais, de toute évidence, la solution qui retient le plus son attention est celle qu'ont adoptée les États Unis : essayer de combiner dans la mesure du possible toutes ces propositions ; mais surtout laisser faire le marché du travail (p. 109). On a le droit d'être libéral, et nous ne songeons nullement à en faire grief à M. Deforge. Encore ne faudrait-il pas se réfugier derrière l'idée d'une évolution technique inéluctable pour dissimuler qu'il s'agit d'une option, d'un choix qui, en dernière analyse, est un choix politique. Peut-être l'évolution de nos sociétés ressemblera-t-elle à ce qu'en

¹⁴ Hegel, *Phénoménologie de l'Esprit*, Paris, Aubier, 1939-1941, I, p. 16.

¹⁵ M. Deforge cite ici O. Spengler, *L'homme et la technique*, Paris, Gallimard, 1958.

dit M. Deforge. Mais, si tel est le cas, cela ne reposera que sur des décisions, prises à la suite de discussions, nécessairement conflictuelles entre les citoyens et entre les Etats. Croire le contraire, ce serait évacuer la dimension politique du problème au nom d'un technicisme, qui, à s'ériger en horizon absolu, risque de faire peser les plus graves menaces sur la possibilité même d'une vie publique démocratique¹⁶. Ce n'est pas que M. Deforge ignore complètement cet aspect des choses : il voit se profiler à l'horizon "une société à deux vitesses", faite d'une minorité de "gagnants" et d'une majorité de "perdants" (p. 109) et reconnaît qu'il y a là des questions préoccupantes. Mais ces questions, il ne les pose qu'avec l'inconscience (ou le cynisme) du technicien pour qui la technique est tout : "n'est-il pas dangereux de former de futurs chômeurs de la même façon que les futurs travailleurs et comment discriminer a priori les uns des autres ?" (ibid). M. Deforge oublie peut-être qu'à refouler ainsi la politique (et la morale), on s'expose à les voir revenir, sous des formes qui risquent de venir déranger assez "brutalement" l'ordre harmonieux des schémas systémiques. L'"affectivité", pour parler comme M. Deforge, ne peut-elle être tentée de se rappeler au bon souvenir du technicien, avec une violence proportionnelle à la candeur sereine qu'il semble afficher ? Peut-on raisonnablement supposer (ou espérer) que les chômeurs de longue durée finiront par se satisfaire de leur sort (p. 109), que les "perdants" et autres "marginaux" se contenteront des "petits jobs" qu'on leur propose (ibid) ? Ne peut-on supposer, avec autant de raisons, que cette masse d'exclus, qui n'est pas sans évoquer la "populace" (*der Pöbel*) dont parlait Hegel dans les Principes de la Philosophie du droit¹⁷ (plus peut-être que le prolétariat de Marx) pourrait bien à la longue constituer une menace pour la survie même des sociétés modernes et de leurs États ? Il est étonnant que M. Deforge, qui semble, confusément, apercevoir là quelque danger, se fonde sur sa foi inébranlable en la technique pour écarter d'une phrase l'idée d'un "potentiel révolutionnaire" (p. 110) qui remettrait en cause toutes nos sociétés industrielles. C'est, manifestement, cette foi et elle seule qui l'empêche de sombrer dans le plus noir des pessimismes face aux perspectives qu'il dépeint. Car, tout espoir n'est pas perdu ! Les évolutions technologiques en cours créent de nouvelles conditions qui, enfin, vont permettre de réellement prendre en compte "l'affectivité", ou du moins la seule qui paraît véritablement intéresser M. Deforge, celle du consommateur.

Pour le futur des systèmes de production, deux scénarios sont concevables. D'une part, celui du "produit universel" constitué de composants produits en grand nombre et assemblables à la demande (comme des kits)

¹⁶ Cf J. Habermas, "*Scientificisation de la politique et opinion publique*", in *La technique et la science comme idéologie*, Paris, Gallimard, 1973.

¹⁷ *Principes de la Philosophie du Droit*, Paris, Vrin, 1975 § 244.

sur le lieu même de consommation. C'est le système de production de type "process". D'autre part, le scénario du produit spécifique d'un créneau fugitif, dont on lance et arrête la production dès qu'elle n'est plus rentable. Ce qui correspond à un système de production "flexible" (p. 110-111). Entre les deux, des "espaces interstitiels" exploitables par qui veut jouer un rôle d'adaptateur d'impédance" (réparateurs, récupérateurs, installateurs, modificateurs en tout genre). M. Deforge voit s'amorcer là une évolution décisive vers ce qu'il nomme un "Nouvel Artisanat Industriel" (p. 112), illustrée par l'exemple des différentes façons possibles d'envisager une production de montres. En quoi ces perspectives sont-elles si réjouissantes ? En ceci, qu'elles annoncent la fin du produit universel, homogène et uniforme. L'avenir, qui "n'est plus ce qu'il était" (p. 117) pour les experts des années cinquante, se place désormais sous un quadruple mot d'ordre : diversification, interactivité, économie et préservation des savoir-faire (p. 121). Bref, le produit peut désormais correspondre aux attentes diversifiées de chaque consommateur, qui concevant et installant la cuisine de ses rêves, pourra même devenir l'heureux possesseur d'un produit unique, par exemple une cuisinière "La Cornue", dont chacune diffère de toutes les autres (p. 133). Ce n'est pas tout : l'"interactivité" permettra à chacun de définir sur un terminal d'ordinateur la Toyota de ses vœux, qui lui sera livrée clés en main dès son débarquement (p. 133). Sans compter d'autres possibilités toutes aussi exaltantes : faire sa maison ou sa voiture soi-même, à partir de matériaux achetés chez un revendeur spécialisé, ou encore modifier sans cesse ses meubles, créer ses parfums, ses cartes de vœux brodées, et même ses plats cuisinés... (p. 134-135). Le produit, personnalisé, individualisé, est véritablement devenu une œuvre, alors même que la création artistique repose de plus en plus souvent sur une "diversification par la combinatoire" (p. 139). Désormais, dit M. Deforge, "on fait du neuf avec du vieux, du nouveau avec de l'existant, des œuvres avec des produits, du signe avec de l'utilité et de l'utilité avec du signe... les processus de production des œuvres industrielles et ceux des œuvres d'art se rejoignent" (p. 140). Ce qui conduit "à une émancipation du consommateur et à son implication affective dans les processus de conception et de réalisation en fonction de ses attentes et surtout d'une nouvelle culture (en gestation) et de nouveaux savoir-faire et savoir-être à la disposition de tous. Par opposition à la société de la consommation, de l'abondance, du gadget et du gâchis", dans la société de demain, le consommateur sera roi : "agent actif, demiurge inventif et économe, façonneur de sa propre réalité dans le respect de son patrimoine, de son environnement et de sa descendance" (p. 140-141).

Que penser de ce diagnostic, et de l'envolée lyrique qui l'accompagne ? Sans doute, M. Deforge a-t-il raison sur le strict plan des possibilités technologiques. Mais, au risque de passer pour un rabat-joie, ou pour l'un

de ces marginaux "délibérés qui veulent garder une autonomie de pensée, d'action ou d'entreprise ou qui exercent une activité où les processus peu formalisés dominant" (p 99), nous avouons éprouver quelques doutes quant au bien-fondé de ces joyeuses conclusions. Nous ferons d'abord remarquer que la situation évoquée risque fort de ne concerner qu'une minorité : la "nouvelle culture" de M. Deforge est peut-être à la disposition de tous. Mais elle ne semble guère s'adresser à la masse des "exclus" et des "perdants" qu'évoquait le chapitre précédent. Ensuite, nous nous demandons si, réellement, le produit devient ainsi l'expression de l'affectivité et de la personnalité du consommateur ? Dans le tableau idyllique que décrit M. Deforge, n'importe quel sociologue verrait la façon dont un groupe social dominant se représente, sur un mode illusoire, l'une des stratégies de distinction dont usent ses membres, dans le cadre d'une société où la compétition entre individus est la règle avouée et reconnue, au moins par ceux qui sont en position dominante¹⁸. Ce qui nous amène à une dernière question : peut-on réellement parler de "créativité" (p. 126), de "choix" (ibid.), d'"émancipation" (p. 140), bref de "liberté" (p. 30-32) ou d'"espace de liberté" (p. 78) à propos de la situation ainsi décrite ? Certains parleraient plutôt d'aliénation. Ainsi, Adorno, voyant l'industrie des biens culturels produire la pseudo-individualité comme "l'on produit en série les serrures de sûreté de la marque Yale, qui différent les unes des autres par des fractions de millimètres", en sorte que "la particularité du moi est un produit breveté déterminé par la société et que l'on fait passer pour naturel"¹⁹. Ou encore Habermas, pour qui, en passant dans le monde vécu et en se donnant l'apparence de répondre à la satisfaction de "besoins privatisés", la technique devient elle-même l'idéologie par laquelle se légitiment les sociétés industrielles avancées ; une idéologie d'autant plus insidieuse qu'elle prend l'aspect d'un pur système fonctionnel, où la conception que l'individu se fait de lui-même se soumet au pouvoir objectivé de modèles réifiés, dans lesquels s'efface toute distinction entre sens et rationalité, entre raison technique et raison pratique²⁰. Peut-être préférera-t-on un langage qui laisse de côté l'opposition problématique entre la science et l'idéologie ? Pour désigner les perspectives dont M. Deforge se fait le chantre, on évoquera alors "le bonheur d'un animal bien nourri" ou plutôt celui "des pierres" ; autrement dit le bonheur qui caractérise une vie "muette, contente sans discours, sans question, sans pensée autre que celle qui est incarnée dans les institutions, d'une vie sans violence de la nature, sans

¹⁸ Cf. par ex. P. Bourdieu, *La distinction, critique sociale du jugement*, Paris, ed. de Minuit, 1979.

¹⁹ Th. W. Adorno et M. Horkheimer, "La production industrielle de biens culturels" (Kulturindustrie) in *La dialectique de la raison*, Paris, Gallimard, 1974, p. 163.

²⁰ J. Habermas, *La technique et la science comme idéologie*, op. cit., p. 57 sq.

violence des hommes, mais qui aurait perdu jusqu'au sens de l'absence de tout sens"²¹.

Ces remarques peuvent paraître bien graves, à propos de considérations somme toute assez futiles. Elles nous semblent pourtant s'imposer, pour peu que l'on soit attentif au type de langage qu'utilise M. Deforge. De toute évidence, il ne s'agit plus ici de systémique, mais de publicité : la façon dont sont opposés le produit universel et l'œuvre différenciée et interactive tient davantage de l'opposition entre "la vie austère" et "la vie Auchan" que d'une réelle réflexion théorique. Quant à l'exemple de la Toyota personnalisée, comment ne pas l'associer à des slogans du type "ma Corsa, c'est tout moi" ? Dans cette "prédication lénifiante qui table sur une appropriation personnalisée ou une réappropriation sociale"²² du produit industriel, le langage publicitaire finit par tenir lieu d'analyse. Le slogan remplace le concept. Pouvait-il en être autrement ? La perspective techniciste de M. Deforge l'obligeait à affronter une sérieuse difficulté : dire dans un langage fonctionnel et efficace ce que, précisément, ce type de langage exclut par essence : la possibilité d'un sens positif, celui-ci fût-il limité à la seule expression authentique de l'"affectivité" et du sentiment. Dans ces conditions, à quel langage recourir ? Le seul disponible n'est-il pas celui qu'utilisent les sociétés industrielles pour célébrer (et vendre) leurs mérites, autrement dit la publicité ?

En disant cela, nous n'entendons nullement mettre en cause la bonne foi de M. Deforge, ou suggérer qu'il voudrait nous vendre un produit. Nous essayons seulement de montrer que, malgré ses insuffisances criantes, et peut-être à cause d'elles, son livre révèle sans doute mieux que d'autres les limites d'une tentative qui, pour être ancienne, n'en est pas moins de plus en plus répandue : celle qui consiste à traiter des problèmes que posent la technique et son évolution, sans jamais s'interroger sur le sens de la technique elle-même, et en usant de langages qui, tels celui de la systémique ou de la publicité, en font l'horizon dernier de toute interrogation. A transformer ce qui devrait être en question en fond de tout questionnement, lui-même non questionné, il n'est que trop clair que l'on s'empêche d'apercevoir les véritables questions. Peut-être ne faut-il pas chercher ailleurs que dans cette non-pensée les raisons pour lesquelles les visions "magiques" de la publicité finissent par apparaître comme le seul remède susceptible d'apaiser nos angoisses face à l'avenir des sociétés industrielles !

Il ne faudrait pas conclure de ces remarques que le livre de M. Deforge soit dépourvu de tout intérêt : aux techniciens et aux professeurs de technologie, il apportera des informations utiles, susceptibles de permettre une autre approche de l'objet technologique que celles qui y voient la

²¹ E. Weil, *Philosophie politique*, Paris, Vrin, 1956, p. 258 et 257.

²² G. Raulet, "L'archipel, réflexions sur la démocratie post-moderne", in *Les Cahiers de Philosophie*, n° 6, Lille, 1988, p. 64.

autre approche de l'objet technologique que celles qui y voient la simple concrétisation des théories scientifiques. A cet égard, M. Deforge a le mérite d'insister sur le fait que l'objet technique n'est jamais un objet isolé et appartient à un système qui est d'abord un système social. Même si elle n'est pas franchement nouvelle²³, cette perspective peut sans doute renouveler l'enseignement de la technologie, au lycée ou à l'université, mais aussi à l'école élémentaire²⁴. Mais pourquoi ce qui vaut pour l'objet ne vaut-il plus pour le discours dans lequel on en parle ? Le langage du technicien est utile et indispensable pour décrire et analyser des processus technologiques. Et nous préférons laisser aux spécialistes le soin de décider si, à cet égard, l'approche systémique est ou non un progrès²⁵. Mais ce type de langage devient un obstacle, dès lors qu'il s'agit de traiter de problèmes qui ne sont plus seulement techniques²⁶. De ce point de vue, l'ouvrage de M. Deforge constitue un bon exemple du risque qu'encourt le spécialiste de la technologie, dès qu'il érige sa perspective particulière en horizon universel : celui de devenir le propagandiste, conscient ou non, d'une vision du monde fondée sur des options politiques, sociales, économiques, philosophiques, jamais thématiques comme telles. Ce qui nous incite à penser qu'une véritable réflexion sur les objets technologiques, sur leur évolution et les problèmes complexes qu'elle entraîne, ne peut faire l'économie d'une approche plurielle : celles des techniciens, des économistes, des psychologues, des sociologues, des historiens (que l'on ne peut sérieusement songer à réduire à des schémas systémiques) ; celles des gouvernements, des partis politiques, des syndicats, des associations, etc ; mais aussi

²³ Peut-être faut-il rappeler qu'un auteur qu'on ne lit plus guère, un certain Karl Marx, y avait déjà songé de façon plus subtile, par exemple lorsqu'il traite dans *Le capital* du "fétichisme" de la marchandise où les rapports sociaux n'apparaissent que réifiés dans le produit (I, ch. 1, p. 83 sq. ed. cit. Cf aussi l'"Introduction à la critique de l'économie politique" in *Contribution à la critique de l'économie politique*, Paris, Éd. sociales, 1972, p. 149 sq.

²⁴ Sur ce point, cf. par ex. l'article de C. Dalle dans le *Journal des instituteurs*, n° 3, dec. 87. C. Dalle s'inspire notamment d'un autre ouvrage de Y. Deforge : *Technologie et génétique de l'objet industriel*, Paris, Maloine, 1985.

²⁵ Sur la systémique, outre l'ouvrage déjà cité de J.L. Le Moigne, on pourra consulter le petit livre de D. Durand, *La systémique*, Que Sais-je n° 1795, PUF Paris, 1987.

²⁶ N'en va-t-il pas de même, d'ailleurs pour les questions qui touchent à la formation des enseignants et à l'éducation en général ? Si une approche technique est indispensable (cf. par ex. sur ce point le rapport de M. le Recteur D. Bancel, *Créer une nouvelle dynamique de la formation des maîtres*, M.E.N. 1989), peut-elle être la seule ? Ne débouche-t-on pas sur des difficultés comparables, *mutatis mutandis*, à celles de M. Deforge dès que l'on réduit les problèmes à des problèmes techniques ou d'acquisition de techniques ? A cet égard, peut-être n'est-il pas sans intérêt de remarquer que M. Lesourne, auteur du rapport *Éducation et société demain*, M.E.N. 1987, a également dirigé l'ouvrage collectif *La notion de système dans les sciences contemporaines*, Aix en Provence, Librairie de l'Université, 1982. J.J. Le Moigne le cite comme l'un des ouvrages les plus significatifs des "développements récents de la systémique" (op. cit. p. 7-8).

celles des artistes et des philosophes²⁷. A cet égard, il nous semble que les discours auxquels nous avons fait allusion peuvent encore être de quelque secours lorsque l'on aborde, non les problèmes technologiques, mais le problème de la technique et de son sens. Tous, en effet, ils rappellent qu'il s'agit là de plus et d'autre chose que d'une question technique : d'une question philosophique, qui, en dernière analyse, met en jeu la façon de comprendre les multiples rapports de l'homme à une réalité, qui, parce qu'elle le comprend autant qu'il la comprend, ne se laisse jamais réduire à un pur "système" d'objets utilisables et consommables²⁸.

Jean Michel BUEE
École Normale de Lille

²⁷ On peut noter que dans une conférence intitulée *La technologie à l'école. Problèmes et perspectives* (Congrès AGIEM, Toulouse, 28 juin-1er juillet 1987) J.L. Martinand, professeur de didactique des sciences à l'Université Paris 11, déclare : "On voit que s'il fallait ranger la technologie parmi les sciences, mais la notion de sciences est trop restreinte en français, c'est parmi les sciences humaines qu'elle devrait trouver sa place".

²⁸ Cf. E. Weil, "De la réalité", in *Essais et conférences*, t. I, Paris, Plon, 1970, p. 321 sq. Voir aussi, dans une toute autre perspective, ce que dit Heidegger, in "La question de la technique", au sujet de ce qu'il nomme "la conception instrumentale et anthropologique de la technique", incapable d'apercevoir que la question véritable est celle de l'essence de la technique. op. cit. p. 10 sq.